

Pascaline Marre

Fantômes d'Anatolie

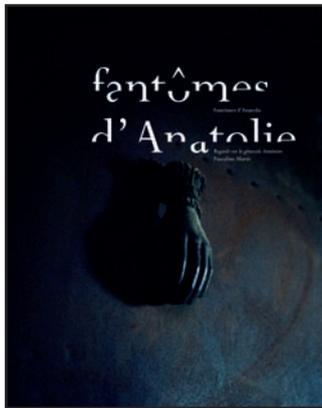
Elle a sillonné la Turquie lors de trois voyages au cours des dix dernières années, en suivant les traces laissées par les Arméniens. Pour la première fois, Pascaline Marre expose son travail sur le déni au Centre du patrimoine arménien de Valence et dans un livre saisissant intitulé *Fantômes d'Anatolie*. Rencontre avec une passionnée.

Nouvelles d'Arménie Magazine : Comment êtes-vous arrivée à la photographie ?

Pascaline Marre : Par des détours...mais c'est avant tout un rêve d'enfance. Mon baccalauréat en poche, je suis partie au États-Unis étudier l'histoire de l'art et la photographie. À mon retour en France, j'étais décidée. Les sujets de société me tiennent davantage à cœur et une grande partie de mon travail aujourd'hui s'en inspire tout en prenant une tournure assez intime et personnelle.

NAM : Vous aviez réalisé un projet photographique intitulé *Vues arméniennes*. Vous voilà de retour avec le projet *Fantômes d'Anatolie*. Pourquoi cet intérêt pour l'Arménie ?

P.M. : Mon mari, Azad, est Arménien, je me sens donc touchée par l'histoire de ce peuple. Au retour d'un voyage sur place, j'ai voulu faire des recherches plus approfondies. Et là, j'ai été frappée par le nombre de sites négationnistes sur lesquels je suis tombée, par l'ampleur du déni et l'énergie que met l'État turc pour le perpétrer. Le devoir de mémoire est particulièrement important dans ces cas-là.



NAM : Pourquoi revenir sur une histoire génocidaire survenue il y a un siècle, sur un territoire qui n'est pas le votre, et une culture et une histoire qui ne sont pas les vôtres ?

P.M. : Tout d'abord par l'envie

Fantômes d'Anatolie, Regard sur le génocide arménien, Pascaline Marre, Prix €



D.R.

et le besoin de fouiller une histoire à la fois singulière et profondément universelle. Mais c'est surtout la question du déni qui a été l'élément déclencheur et central dans mon projet. Comment vit-on avec aujourd'hui en Turquie ? Y a-t-il une place possible pour une remise en question ? On me reproche de choisir un sujet sans intérêt actuel. Au contraire, tant que le génocide arménien ne sera pas reconnu officiellement, il restera à mes yeux d'une intense actualité.

NAM : Comment parvenir à montrer ce déni, ces fantômes, dans des images figées ? D'autant plus que vous travaillez avec un Rolleiflex en format carré, un matériel très rigide...

P.M. : C'était gonflé, je ne savais pas du tout ce que j'allais trouver sur place. Le génocide est omniprésent en Turquie, c'est tangible, surtout à l'est de Kayseri. Même si les Turcs n'en ont pas forcément conscience. J'ai donc travaillé sur une écriture visuelle évocatrice, en essayant de montrer la réalité du vide. J'aime le format carré car il est beau et donne une image avec laquelle on ne peut pas tricher, le cadrage est primordial. Aux images de sites arméniens abandonnés, transformés, j'appose des scènes de rue, des portraits, dans un langage visuel qui rend compte de cette dualité.

NAM : Concrètement, comment avez-vous travaillé sur place, en Turquie ?

P.M. : Accompagnée d'Osman Köker, éditeur turc vivant à Istanbul, j'ai traversé la Turquie, partant des vestiges des lieux marqués par la présence arménienne dans l'Empire ottoman, dans un contexte actuel d'éradication et d'effacement. Mais je n'avais pas de plans précis, ce sont surtout les lieux habités par des fantômes arméniens qui m'ont habitée et m'ont guidée pour construire une histoire, mon histoire subjective du génocide. ■

Propos recueillis par Claire Barbuti



Derik. La gardienne des clés de l'église Surp Kevork.



Survivant. L'artisan Haroutyoun est le seul Arménien d'Ordou à être resté dans sa ville natale.



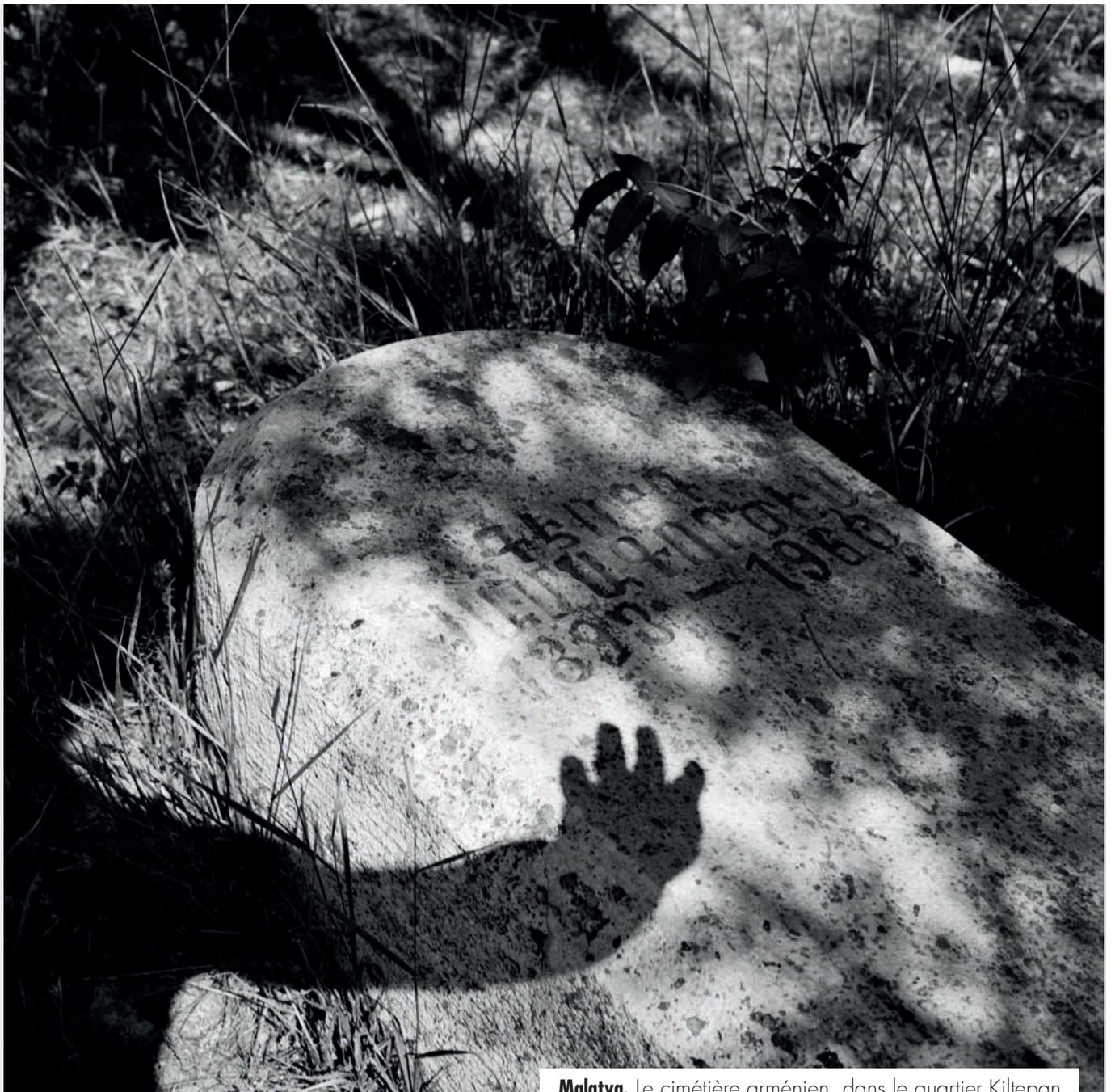
Exposition

Pour la première fois, Pascaline Marre présentera au public une quarantaine de ses clichés de son travail en Turquie.

Centre du patrimoine arménien -
14 rue Louis Gallet - 26000 Valence

Du 6 mars au 24 mai 2015

Du mardi au dimanche, de 14h à 17h30



Malatya. Le cimetière arménien, dans le quartier Kiltapan.